

## Phusis et logos. Une phénoménologie du langage.

Jean-Claude Coquet

Compte-rendu réalisé par Julien LONGHI (Université de Tours, L.R.L.)

Cet ouvrage de J.-C. Coquet se compose de deux parties, une synthétique et une analytique. L'argument général développé est que « l'examen des structures de *langue* qui relèvent du principe d'immanence nous contraint à remonter vers le langage qui relève du principe de réalité » (p.5). Pour la phénoménologie, le *logos* est le point d'aboutissement de la *phusis* (de la « nature »), et l'articulation entre les deux univers (traduction de la *phusis* en *logos*) est un enjeu majeur. Le linguiste phénoménologue établit, à partir de la relation entre l'être et le langage, un continuum entre le langage, le monde et l'être. Ainsi, « chaque instance énonçante modèle au niveau qui lui est propre ce que l'on peut appeler son *univers de discours* » : le corps fournit des informations à l'instance judicative qui les élabore. Il y a ainsi deux temps, celui de la prise (par l'instance corporelle) et celui de la reprise : les deux univers de discours se conjuguent pour former une *re-présentation*. Une distinction s'impose également entre le régime de l'autonomie et celui de l'hétéronomie, puisque certaines choses ne dépendent pas de nous. De fait, « les processus objectivants conduisent peu à peu, irréversiblement, au rejet de l'expérience sensible pour ne retenir que l'expérience de pensée dont le tiers transcendant est le maître en régime d'hétéronomie [...] L'identité « personnelle », dirait Ricœur, fait place à l'identité « narrative ». Elle « se projette » en elle » (p.12).

### 1. Les instances énonçantes

Le rapport problématique entre phénoménologie et langage tient à l'ambiguïté concernant Husserl, en particulier avec les *Recherches logiques* (1901). Mais cet ouvrage a une importance épistémologique, car il permet le passage vers le « structuralisme phénoménologique » de Jakobson. H.J. Pos, à la suite de Husserl, établit une hiérarchie entre l'intuition que le sujet parlant a de sa propre réalité, et le processus de l'objectivation scientifique : elle permet de différencier le champ de l'expérience de la pensée. A son stade, deux orientations de la phénoménologie coexistent :

- opérations d'énonciation et de participation ;
- observation et objectivation.

Pos a eu le mérite de tracer la limite entre les « deux Husserl », en définissant la phénoménologie comme un retour « au sujet parlant, à mon contact avec la langue que je parle ». Husserl, dans ses seconds écrits, a désavoué une réflexion purement formelle : il a ouvert la voie à un analyste du discours tel que Benveniste, ou un pragmaticien comme Searle, en identifiant les deux opérations que sont l'assertion et l'assomption. Pour Pos comme pour Merleau-Ponty, réfléchir sur le langage ne peut se substituer à « vivre le langage ». Dès Aristote, l'univers du langage n'est pas dissocié de la réalité. Pour Benveniste, la réalité est constitutive du langage, et lie le sujet à son propre « champ phénoménal ». Benveniste situe sur deux niveaux différents la forme linguistique et la fonction sémantique. Cela se retrouve dans les opérations :

- d'assertion : mon propos se fonde sur ce que je suis,
- d'assomption : mon propos fonde ce que je suis,

ces deux niveaux pouvant s'épauler. La fonction d'assomption s'applique au domaine très général de la langue convertie en discours. Il n'y a pas de discours sans assomption (passe au sujet). Le recours à des degrés d'assomption ou d'adhésion ou encore de « contrôle » fait

apparaître combien le statut du sujet est labile. En admettant comme Merleau-Ponty que la conscience est un « foyer de jugements », J.-C. Coquet définit :

- le sujet comme instance judiciaire ;
- le non-sujet comme instance productrice d'un discours où le jugement n'a point de part ;
- le « quasi-sujet », une « instance frontière » caractérisée par un affaiblissement réversible du sujet.

Soit une typologie à trois niveaux :

- présence du jugement = sujet ;
- quasi-présence du jugement = quasi-sujet ;
- absence de jugement = non sujet.

La linguistique ici ne relève pas de la langue mais du langage qui la fonde et de sa mise en forme, le discours. En résumé, pour les instances énonçantes :

- s'énoncer : instance judiciaire (sujet/quasi-sujet)
- énoncer : instance corporelle (non-sujet).

Pour les structuralistes des années 60, le langage n'est accessible que s'il prend la forme d'une structure conceptuelle. L'univers conceptuel est couplé de l'univers sensible.

Mais une question demeure : de l'observation, comment revenir à l'existence ? En référence à Husserl, pour qui la parole réalise une localisation et une temporalisation d'un sens idéal qui selon son sens d'être n'est ni local ni temporel, Merleau-Ponty indique qu'« il y aurait donc un mouvement par lequel l'existence idéale descend dans la localité et la temporalité, et un mouvement inverse par lequel l'acte de parole ici et maintenant fonde l'idéalité du vrai » (p.44). La phénoménologie du langage nous incite donc à poser la question des marques formelles du processus subjectivant, mais aussi celle des marques formelles du processus expérientiel.

Une seconde question complète la précédente : quelles sont les traces de l'expérience sensible inscrites dans le discours ? L'approche de J.-C. Coquet est différente d'autres approches elles aussi inspirées de la phénoménologie, comme celle de Petitot qui voit le langage comme la résultante du jeu d'une structure physique et d'une structure morphologique. Ici le statut du langage est tout autre : « la sémiotique des instances énonçantes s'appuie sur le « il y a » du monde enregistré par l'instance corporelle [...]. Pour elle, « l'idéalité du sens » n'est pas l'aboutissement d'une « montée » mais un processus objectivant secondaire, une projection due à une instance judiciaire (p.46). Langage et montée sont liés par le double processus de « montée » et de « descente ». Le monde naturel, et cognitif et social également, laissent des traces dans le langage.

Le chapitre suivant traite du rapport du langage à l'être. Pour J.-C. Coquet, entre l'événement, l'expérience de l'événement, et l'expression de l'événement (le discours), il n'y a pas de solution de continuité : l'un intègre l'autre. La 1<sup>ère</sup> phase est celle de l'événement et l'expérience de l'événement faite par le « sujet » ; dans une seconde phase, cette réalité est prise en charge par le discours, elle est « produite à nouveau ». Cela rejoint Benveniste : le sujet parlant fait renaître par son discours l'événement et l'expérience de l'événement. Avec « je » par exemple, toute « instance de discours » actualisée nécessite une présence, celle de l'instance qui s'énonce en l'énonçant. **Il y a donc un continuum entre la réalité, le langage et l'instance énonçante.**

La production du discours

L'instance d'origine (IO) est une projection de l'être humain et de l'être social. Seul le discours qu'elle tient nous la fait connaître. Elle prend en compte la relation entre l'instance corporelle et l'instance judiciaire, dans le régime de l'autonomie, et sa dépendance au tiers

immanent, soit au tiers transcendant, soit, dans le régime de l'hétéronomie. La personne allie aussi le corps et le jugement. Quant à la non personne et l'absence de personne, elles se situent au niveau du corpus. « Je » réfère à l'hétéronomie. **L'IO a pour fonction de nous faire connaître ce que disent ou énoncent l'une ou l'autre de ses composantes, la personne, la non-personne ou l'absence de personne** (ceci est détaillé de la page 76 à 91). Concernant l'Instance de réception (IR), le « discours » est la seule voie d'accès à l'« auteur » ; soit cette séquence réversible : IR>IP>IO. IR reconstitue à l'envers (traduit) d'instance projetée (IP) à instance d'origine, jusqu'à l'auteur, ce qu'il dit de son monde. Pour un texte, la partie se joue à trois : l'auteur, le lecteur et le texte, objet matériel de référence. Quelque soit le discours pris en charge par IR, oral ou écrit, c'est sur le corps, le non sujet, que s'appuie l'entente intersubjective : « chacun avec son corps lit le livre du monde, autrement dit, un texte. Avant de le lire [...] il a fallu le traduire, puis, grâce à cette traduction, le faire connaître [...]. A cette opération de prise par le corps percevant succède un mouvement réflexif (b), un mouvement de reprise, qui permet à l'auteur, devenu deuxième instance productrice du discours, de dire au lecteur ce qu'il en est, pour lui, de l'être du monde » (p.98) : IO1 (le monde)> IO2 (le producteur du discours)> IR (lecteur du discours). Le texte peut lui aussi être tenu pour un espace mental, un laboratoire, où comme dit Ricœur le récit effectue des expériences de pensée « en somme le texte est en contact avec le monde, il opère sur lui, il l'« ouvre », et réciproquement, sans doute, il est informé par lui » (p.101). Il tient donc son sens de sa référence, le monde : IO (le tiers)> IP (le texte)> IR (le lecteur). Pour J.-C. Coquet, si le texte est celui de représentations, de la mise en forme conceptuelle du monde, c'est que le tiers transcendant l'a informé de cette façon. Dans l'univers clos de la cognition, c'est la représentation qui sert de lien entre le monde de la référence et le « soi/nous ». *Phusis* et *logos* sont liés : par l'acte de langage, je maintiens le contact avec « ma réalité ».

## 2. Points de vue sur la phénoménologie du langage

Cette partie est une illustration de la première, à partir de textes publiés par J.-C. Coquet de 1995 à 2005. Ils se répartissent en trois grands domaines (linguistique de l'énonciation ; sémiotique des instances ; phénoménologie et littérature) : nous en présenterons un rapide résumé.

### **Linguistique et énonciation**

#### La syntagmation d'Aristote à Benveniste

La syntagmation renvoie au mystère de la Gestalt : dans le tout, il y a plus que la somme des parties. Cela rejoint ce que disait Saussure quand il affirmait qu'une phrase est une combinaison (et non une addition) de mots. Le syntagme comporte une caractéristique formelle (produit linguistique) et une caractéristique sémantique. Aristote avait déjà posé le problème, et le couple syntagmation-syntagme permet d'établir un lien entre la linguistique aristotélicienne et la linguistique de l'énonciation mise en place par Benveniste : le paradigme du discours, qui s'oppose au paradigme formaliste, permettrait d'étudier le groupement de signes, c'est-à-dire la syntagmation.

#### Benveniste et le discours de la passion

La notion de force est présente chez Benveniste, à travers des termes comme « pulsion », « impulsion », « pression » : ils sont liés à la notion de « passion » : cette force prive l'être humain de son jugement. Une force s'exerce sur un objet privé momentanément de jugement,

elle le contraint à adopter un « comportement involontaire » : <action, passion, action induite>. Pour s'interroger sur cette force, et le statut du sujet, la sémiotique des instances fournit un cadre pertinent : elle développe en effet un schéma actantiel à 3 figures : le prime actant (couple sujet/non sujet : siège des procès et actes) ; second actant (le monde : support) ; le tiers actant (origine des procès et actes). Pour ce qui est du phénomène de scission, il y a une dépossession de son identité constitutive. Dans son article sur *vor*, Benveniste montre que l'on a affaire au non-sujet : une force immanente a investi le corps propre et dépouillé le sujet de son jugement. L'involontaire est le régime du non sujet, c'est celui qui est soumis à des pulsions émotionnelles. Benveniste a ainsi ouvert des perspectives, en donnant la prévalence à l'analyse des discours.

### Le jeu des instances et des pronoms personnels dans l'analyse du discours

J.-C. Coquet part de Benveniste, qui identifie *je*, indicateur formel, et *Je*, à la fois le nom métalinguistique et l'instance énonçante. L'auteur développe quelques orientations de recherche, d'inspirations épistémologiques diverses, et résume ainsi (p.152) : si l'on considère le discours des logiciens ou de structuralistes, celui de la psychanalyse et celui de la phénoménologie, on se trouve face à une relation d'hétéronomie. Les indicateurs formels sont parfois indéterminés, et les noms métalinguistiques oscillent de la sphère personnelle à l'impersonnelle, du *Je* au *Ça*. L'évaluation n'est pas univoque : souvent négative en psychanalyse, elle est positive quand il s'agit de l'inconscient catégoriel pariant sur la Raison ; positive encore quand la Nature est invoquée avec ses accents rousseauistes. Seul le discours tenu par le linguiste sensible au phénomène de l'énonciation s'oppose aux trois précédents et ne recourt pas à l'hétéronomie : comme le disait encore Benveniste, « Le langage sert à *vivre* ».

### Quel peut être l'apport d'une phénoménologie du langage dans l'analyse du discours ?

L'expérience singulière se traduit dans une forme : une trace linguistique est là pour en noter l'existence et elle attend la traduction. D'abord il y a la prise du monde, puis la reprise. Le corollaire est qu'il n'y a pas de versant référentiel, de domaine extra linguistique : il y a seulement un espace de projection.

### L'étrangeté dans le langage

Il s'agit plutôt d'étrangeté du langage : langage et langue ne sont pas réductibles l'un à l'autre. La « langue » accueille l'« étranger » et le « langage » l'« étrangeté » (elle résulte d'une ouverture sur les choses mêmes) : ce qui explique cette situation singulière d'un « langage » au-delà de la « langue », c'est qu'il a pour socle l'instance corporelle dont la fonction la prise sur une certaine part du réel. Percevoir et savoir forment un ensemble indissociable de l'« étrangeté », qu'il conviendrait d'appeler « langage ». Un double processus est donc à l'œuvre : de la « langue » au « langage », suivi du retour du « langage » vers la « langue ».

## **Sémiotique des instances**

### Deux paradigmes de la sémiotique européenne : la narrativité et la discursivité

J.-C. Coquet évoque l'influence de l'Ecole de Paris dans les années 60, avec Greimas : non seulement le langage est conçu comme un système de représentations, mais l'analyste lui-même se transforme en « il » ou en « on », en sujet transcendantal ou en sujet quelconque. J.-C. Coquet nomme cette sémiotique « sémiotique objectale et narrative ». Dans ce paradigme, les sciences humaines sont intégrées aux sciences en général. Greimas avait misé sur les propriétés du langage formel. Dans les années 70, la notion de dynamique permet d'envisager une nouvelle sémiotique, à partir de Jakobson qui critique le système figé de Saussure, et

Benveniste qui ouvre la linguistique du discours. Pour tenter de nouvelles approches, l'attitude phénoménologique prônée par Merleau-Ponty semble opératoire : elle ouvre la voie à une sémiotique subjectale et discursive, dans laquelle la notion d'instance énonçante a la priorité.

### La sémiotique et les fondements de la signification

Le statut de la sémiotique demeure énigmatique, même si elle est liée au phénomène de la signification. Passant en revue la tradition sémiotique, et récusant le cloisonnement à un cadre phrastique, J.-C. Coquet considère que la langage est en nous : nous l'habitons et il nous habite. Nous sommes confrontés à un continuum [réalité-langage-être] : comme l'a dit Benveniste, la réalité est celle-même de l'être.

### « L'agaçante humanité du langage »

Ce constat de Anne Zribi-Hertz est repris par J.-C. Coquet pour indiquer la nécessité de passer du plan de la langue à celui du discours. Rejoignant la sémiotique, la linguistique a pour objet la signification (l'acte de signifier). J.-C. Coquet marque la similarité de visée entre les neurosciences, la phénoménologie, la sémiotique des instances, et cette linguistique du discours de Anne Zribi-Hertz : pour résumer (p.214), « le langage est d'une agaçante humanité, la sémiotique propose de fonder l'analyse sur ce premier niveau : l'instance corporelle. D'elle dépend le *principe de réalité* que j'oppose au principe d'immanence, domaine de l'« objectal ». C'est à elle qu'il revient d'enregistrer, puis de transcrire et de transmettre « l'inscription de l'Être » : une langue naturelle porte la marque – par sa morphologie d'abord – d'un type d'expérience. [...] Une fois reconnue cette « dynamique pré-réfléchie d'auto-constitution du moi » (Varela), un second niveau, celui de l'instance judicative, assure le relais. Pour reprendre une formule de Merleau-Ponty : « Je décolle de mon expérience et je passe à l'idée ». ».

### Du rôle des instances

La sémiotique standard n'avait pas les outils pour traiter des notions comme l'« assomption » ou le sujet : l'ouverture à la linguistique du discours de Benveniste allait changer la donne. Le « sujet » y est une « personne » qui « s'énonce » comme locuteur. La forme réfléchie est la trace de l'opération sémantique d'« assomption ». La procédure adoptée consiste à inventorier et à analyser les prédicats susceptibles de « traduire » le contact du corps avec le monde : le langage est un fait de culture (société se sémiotise), le langage est un fait de nature. Sur les relations du corps au langage, les observations de Freud viennent à l'aide du sémioticien : elles permettent de distinguer trois types d'instances énonçantes, celle du sujet, celle du quasi-sujet, et celle du non-sujet.

### Conte et culture

Dans la sémiotique des instances, l'instance de base est l'instance percevante. Le conteur s'approprie l'espace, il le fait sien : le corps habite l'espace, et inversement, l'espace habite le corps. Les prédicats peuvent être stéréotypes, qu'il s'agisse d'action ou de perception. Le tiers actant transcendant joue un grand rôle dans la production des contes : le conte est comme une parole impersonnelle, porteuse d'une vérité immuable. L'instance première met en scène un narrateur, l'instance projetée (IP), qui devient instance énonçante (IO), et ainsi de suite jusqu'à l'auditeur/lecteur. L'enjeu du conte est de faire partager, au présent, une expérience que les partenaires (IO et IR) considèrent à la fois comme originaire et surprenante.

## **Phénoménologie et littérature**

### Il y a...

Ce qui apparaît est l'occasion d'une rencontre. Ici se pose le choix du point de vue : implique un site et un moment que l'on aimera rappeler. C'est le corps qui ordonne les événements, et permet de renouveler notre expérience. La règle pourrait donc être : « il faut prêter son corps au monde pour changer le monde en poème » (p.235). Si l'on admet que percevoir est un mode de l'être et parler une implication de penser, alors percevoir et parler son homologues : le vu et le dit s'échangent.

### Jean Paulhan et le langage

Son attention se porte sur le secret et le mystère du langage : en mettant au centre de sa recherche l'expérience du langage et l'expérience de l'événement, finalement l'expérience ontologique, non par un « je » mais par un « nous », il est plus proche de la phénoménologie que de la psychanalyse : comme il le dit, « l'homme qui parle définit une réalité dont il nous révèle les secrets, la clef, l'infrastructure. Comme si toutes les choses du monde n'étaient faites que être dites ».

### Le discours de la passion

La structuration de la passion est énoncée comme suit : <action, passion, action>. Nous ne cessons pas d'être affectés, passionnés. Notre régime d'être est celui de la transitivité.

### Corps écrit

Le corps s'écrit : il est en prise sur le monde et il nous en ouvre l'accès. Il y a entre nous et le monde un rapport d'embrassement : le monde qui nous apparaît est qualitatif.

Au total, cet ouvrage s'avère passionnant, et cela à divers égards. Tout d'abord, la première partie s'emploie remarquablement à reprendre les différents acquis de la sémiotique des instances, tout en la problématisant au regard des concepts de *phusis* et *logos*. La minutieuse démonstration, appuyée sur des auteurs tels que Benveniste et Merleau-Ponty, touche finalement à son but, tant elle est appliquée avec rigueur, et accompagnée de schématisations synthétiques. Il est important de noter que le style des auteurs précédemment cités constitue un réel plaisir pour le lecteur, et J.-C. Coquet manie de manière très adéquate la citation, l'explicitation de celles-ci, et l'apport de nouveaux concepts. Enfin, la seconde partie, qui reprend des articles parus précédemment, permet de saisir, par d'autres aspects, certains fondements de la sémiotique des instances, selon différentes thématiques.

Cet ouvrage s'inscrit donc dans un cadre épistémologique tout aussi ancien et abouti que novateur sur le plan de la sémiotique : il n'est pas sans nous rappeler un courant partageant les mêmes inspirations (phénoménologie, linguistique du discours de Benveniste), non plus en sémiotique, mais en sémantique, à partir des travaux amorcés par Pierre Cadiot, et cela grâce à plusieurs collaborations (avec François Némo en particulier pour plusieurs articles en 1997 comme « Pour une sémiogénèse du nom », avec Yves-Marie Visetti pour l'ouvrage *Pour une théorie des formes sémantiques* paru en 2001 ; avec Franck Lebas pour le numéro de *Langages* : La constitution extrinsèque du référent paru en 2003). Nous essayons à titre personnel de croiser ces aspects sémantiques avec des concepts plus discursifs et sémiotiques, comme ceux développés par J.-C. Coquet (voir *Objets discursifs et doxa : essai de sémantique discursive* paru en 2008). Finalement, la qualité d'analyse et la rigueur d'exposition de J.-C. Coquet incitent au dialogue et à la réflexion à partir de ces postulats, quel que soit le champ d'investigation.